

Le Jour, 1952
3 avril 1952

SUR UNE INTERVIEW DE STALINE

Le maréchal Staline s'est-il vraiment mis à croire que communisme et capitalisme peuvent vivre en paix côte à côte ? Cela voudrait dire que le communisme aurait renoncé à se donner une mission universelle.

La condition d'une telle possibilité, c'est que le rideau de fer saute et que l'U.R.S.S. ne pousse plus à la révolution chez les autres. On voudrait admettre que telles sont les intentions du maréchal Staline mais on a peine à le penser.

Nous avons toujours été frappé par le mystère croissant qui couvre le monde soviétique. En un sens, ce sont d'épaisses ténèbres. Après trente-cinq ans de communisme ou presque, l'expérience communiste devrait paraître décisive à tous **et l'on devrait pouvoir ouvrir les portes et montrer fièrement ce qu'on a fait. Ce n'est pas le cas.**

Jamais le monde soviétique n'a paru plus rigoureusement, plus hermétiquement clos. Jamais la police n'y a été plus totalitaire et souveraine. Les diplomates étrangers eux-mêmes y sont traités un peu comme des gens en résidence surveillée.

Ce que l'U.R.S.S. propose au monde comme le bonheur, elle ne veut pas le montrer. Sans doute ne le peut-elle pas.

Il faut croire sur parole ce qu'on nous raconte cependant que tout ce qu'on sait de l'U.R.S.S. vous fait fuir la condition humaine qu'on y trouve. Le matérialisme y règne avec la situation singulière qui y est faite à l'église orthodoxe dont la liberté, derrière des apparences illusoire, est supprimée. Et dans le matérialisme même, c'est une vie de contraintes et de gêne. Le logement et le vêtement sont au-dessous du médiocre, au jugement des mieux informés ; la nourriture dans l'ensemble est ce qu'elle peut être. La libre entreprise a fait place à des travaux qui se distinguent mal, dans leur essence, des travaux forcés. **L'armée est magnifique**, d'après ce qu'en montrent de rares photographies ; mais l'armée, trois, quatre ou cinq millions d'hommes, c'est la puissance de l'U.R.S.S., ce n'est pas l'U.R.S.S.

Les choses étant ce qu'elles sont, que faut-il penser de la nouvelle interview du maréchal Staline ? On la dit accueillie avec méfiance. Nous le comprenons assez. La politique sent tellement le piège qu'on ne veut plus s'y laisser prendre. C'est à qui montrera le plus de subtilité et de ruse. C'est à qui prendra l'opinion au filet d'arguments fallacieux. On ne veut plus être la dupe de la propagande et de ses artifices.

Au fond, la question reste entière. Le monde soviétique peut-il ouvrir ses portes toutes grandes ? Peut-il permettre à ses nationaux de voyager librement sans les exposer à la désillusion et sans s'exposer à la désagrégation ? Le prétendu bonheur qu'il donne peut-il se comparer à celui des autres ? (Un bonheur relatif partout, car nous savons quelle sorte de bonheur une pauvre existence humaine, sans le secours spirituel, peut donner).

Paradoxalement, c'est l'homme dans l'U.R.S.S. qui compte peu ou ne compte pas. Mais que devient alors le progrès matériel lui-même ? **Ce progrès matériel, s'il n'est pas fait pour l'homme, pour qui est-il donc fait ?**

Au témoignage de Beverley Baxter, qui est membre du Parlement britannique, Staline dit à Lord Beaverbrook pendant la dernière guerre : « Vous estimez la vie trop chère dans les pays de l'Ouest. Rien n'est plus facile à remplacer que des êtres humains ». L'homme dévalué à ce point, le progrès matériel à quoi sert-il ? Quels égoïsmes sert-il ?

Le communisme compte les hommes **par tête** cependant que nous les comptons **par âme**. Un homme, c'est une âme, disons-nous. **Une âme perdue est irremplaçable**. La civilisation occidentale, pour pécheresse qu'elle soit, raisonne au moins comme cela. Pour sauver un homme, elle peut encore remuer la terre. Et nous savons la parabole de la Brebis perdue.

Aux sources du communisme, il y a un malentendu profond. Le capital que l'on traque, celui de Karl Marx n'est pas après tout le vrai capital. A côté des dons du ciel et de la nature, le capital « argent » paraît assez peu de choses. Il n'est souvent que la conséquence de la possession d'autres supériorités qu'aucun communisme ne peut abolir.

Ainsi peut-on penser que le grand Staline lui-même court après la chimère. Il ne sait pas encore malgré les lumières de son génie qu'une porte doit être ouverte ou fermée.

Ou peut-être le sait-il trop !

M. C.